

PERE, UN PAIR ... ET PASSE

Olivier Paulin

J'ai toujours trouvé que la sibylline réponse-pirouette de Mallory à la question «Pourquoi grimpe-t-on sur les montagnes?», à savoir «Parce qu'elles sont là», était, dans sa pudique consision si britannique, vraiment un peu courte ("à quoi bon se poser des questions?"), et ressemblait surtout au claquement sec de l'huître qui se referme devant l'étoile de mer; autrement dit : "de toutes façons, ça ne vous regarde pas..."

Car il n'est pas douteux que Mallory n'était pas qu'un athlète borné et avait bien dû, comme nous nous la posons tous, se la poser, cette fameuse question. D'où les lignes ci-dessous, que j'avais préparées à l'origine pour la défunte et si indispensable revue *Passage*, dans laquelle Jean Bocognano avait prévu une rubrique intitulée "L'envie d'en parler". Les alpinistes-huîtres voudront bien excuser, je l'espère, cette tentative très partielle pour lever un petit coin du voile à partir de mon expérience personnelle.

Tout avait commencé avec ce souvenir du livre *Alpinisme moderne* (collection Sempervivum, n° 51, Arthaud, 1971), chapitre "La psychologie de l'alpinisme", pp. 27-28 :

«C'est la figure paternelle qui paraît jouer un rôle déterminant dans la formation de la personnalité de l'alpiniste. En lui subsisterait le désir, souvent conscient, et moins fréquemment totalement inconscient, de se rendre indépendant de la figure paternelle, qu'il perçoit comme autoritaire et limitatrice de sa propre autonomie personnelle [...]

[...] Il me semble que la tendance à la rigidité de l'homme-alpiniste peut dériver de l'"introjection" de l'autoritarisme paternel (ce que les psychologues définissent comme le "Super-Ego rigide").

[...] La figure paternelle en particulier, douée de pouvoir, représenterait un modèle à égaler ou à surpasser, même à travers des modalités de comportement différentes ("monter plus haut, conquérir le sommet, vaincre les résistances de la montagne, être le premier").»

A propos du poids des pères, donc, et aussi comme preuve irréfutable qu'on peut penser en haute montagne, même en hypoxie, et peut-être à cause de cela, ou de l'effort, qui produit les endorphines et autres stimulants du cerveau [cf. "Les Visionnaires", le célèbre article de Doug Robinson paru dans *La Montagne et Alpinisme*, n° 78, juin 1970], j'écrivais :

«Ayant manqué de peu le Pic du Communisme, je remontais maussadement du plateau au sommet de l'éperon Borodkine (6 300 m env.). Bien qu'entraîné, ces trois cents mètres de remontée, à cette altitude, après huit jours de bagarre solitaire, et surtout le poids de l'échec, ressemblaient à un calvaire : pourquoi Bon Dieu s'échiner ainsi sur ces tas de cailloux et de glace stériles? Quelle impression d'écrasement, physique et morale (poids du sac, stupidité de cette action, mort de Michel, échec), bref, c'est le moins qu'on puisse dire, quelle absence d'euphorie!»

Or je viens de lire, un jour où la neige nous a bloqués au camp de base, "Le vent Paraclot" de Michel Tournier, avec ses thèmes, chers notamment dans "Le Roi des Aulnes", celui de la "phorie". Immédiatement j'aperçois dans un de ces retournements magiques, une de ces inversions malignes à la Tiffauges, ma situation. Cela n'est pas la glorieuse image du bon géant portant un enfant rayonnant, non, mais celle d'un pauvre enfant écrasé sous le poids du géant : le père. Qu'il s'est lui-même choisi comme fardeau, soit dit en passant, nous le verrons plus loin. Pire qu'une "antiphorie", cette image contraire de l'"euphorie", il faut bien l'appeler par son nom, horrible : une "cacophorie" (du grec kakos, mauvais).

Toujours est-il que cette image devait être bonne, car quelques mois plus tard j'en trouve confirmation justement en relisant Tournier, encore lui, dans "Le vol du vampire", où il a relevé cette phrase de Sartre qui me remet en mémoire quelque pesante sculpture (ou une peinture?) sur la chute de Troie : «Eût-il vécu, mon père se fût couché sur moi de tout son long et m'eût écrasé... Au milieu des Enées

qui portent sur leur dos leurs Anchises, je passe d'une rive à l'autre, seul et détestant ces géniteurs invisibles à cheval sur leurs fils pour toute la vie... Je souscris volontiers au verdict d'un éminent psychanalyste; je n'ai pas de sur-moi.» (extrait de "Les mots").

Heureux Sartre, qui réalise le rêve d'Uckleberry Finn et de Poil de Carotte : «Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin!». De quel sur-moi donc n'avons-nous pas hérité!

Un autre soir, enfin, lisant "Miracle de la rose" de Jean Genêt, j'y relève également un long passage illustrant de manière parfaite ce procédé, par lequel les jeunes par amour s'identifient à une image paternelle forte, qui pourrait s'appliquer aux alpinistes, et à moi-même bien sûr, à partir de cette image embellie, et choisie, de ce père que je n'ai pas connu : jeune, audacieux alpiniste - enfin, pour son époque et sa région, toujours l'embellissement, contrastant si fort avec cet être morne, absent, alcoolique, qui était le père de mes seize ans. J'en avais eu l'idée lors de la parution de l'article et des photos de Luc Jourjon revenant du Jannu (*Revue Alpine*, n° 501) : il ne pouvait pas y avoir d'autre photo du sommet que celle d'hommes à califourchon sur l'arête, comme l'avaient été les premiers ascensionnistes, ces pères mythiques, quand bien même il serait possible de se tenir debout sur cette cime. De même la photo du visage de Luc au retour du sommet : nez éclaté, lèvres brûlées, cheveux hirsutes, c'était la photo même de cet autre grand ancêtre de retour de son exploit au Nanga Parbat, Hermann Buhl (n'ayez crainte, j'ai aussi de telles photos de moi).

Egaliser le père mythique, mieux peut-être, l'écraser par la plus grande importance de l'exploit; me revient inéluctablement le souvenir de mon arrivée au centre Léon Bérard, il y a 15 ans déjà, où mon père venait d'être hospitalisé pour son cancer : contraste entre ce vieil homme perdu dans l'anonymat des couloirs et des salles d'attente, et moi, arrivant tout bronzé d'Oisans, avec dans ma poche une belle

saison couronnée par la voie du Triangle à la face nord de l'Ailefroide, dont je savais bien qu'il en appréciait la valeur par rapport à ce qu'il avait pu réaliser autrefois. Le fils inconsciemment à l'époque, venait de "tuer" enfin son père, et le mouvoir était un cadre particulièrement adapté à la situation.

Le fils en était-il plus libre? Pas sûr. Probablement le vide créé par cette nouvelle situation dut-il se combler immédiatement, faute d'imagination et de conscience, par une autre image paternelle plus forte, toujours plus

alpine bien sûr. Si l'équilibre est à ce prix, rien d'étonnant à la rigidité qui s'ensuit à la longue, même si au bout du compte, ayant fini par rejoindre, et donc devenir, l'image divinisée ("Tu es un dieu" me disait naïvement F., seize ans, après sa première course un peu dure en haute montagne, à la Levanna, où j'avais enlevé quelques passages délicats et exposés pour nous sortir du pilier sud-est), on prenne une certaine distance vis-à-vis des jeunes qui nous admirent, car on connaît trop bien la mécanique qui les meut, qui fait de nous, pour un temps, jusqu'à ce qu'à

leur tout ils nous tuent, leur idole (et je savais bien qu'à la Levanna je n'avais fait qu'un peu de V).

Nous savons bien n'être que l'écran où projeter leur soif d'amour, masque élégant de la haine et du désir de toute-puissance. On pourrait supposer que la cause des progrès de l'humanité n'a pas d'autre moteur que cette illusion, quant à l'alpinisme c'est évident. Par rapport à mon grand-père qui grimpeait avec le guide Célestin Bernard, mon père déjà était un sans-guide et se payait le luxe de baptiser les derniers sommets vierges

La face nord de l'Ailefroide Centrale et la voie du Triangle (photo F. Labande)



d'Oisans : Pointes Royer et Buisson, ses compagnons, Pointe Henriette, qu'il n'a pas voulu baptiser Paulin, mais du prénom de ma grand-mère, la deuxième femme à grimper en Valsenestre, son illustre "prédécesseur" - pauvreté du français qui ne prévoit pas certains féminins - étant, sur la Pointe Marguerite toute voisine, miss Brevoort, la tante du fameux révérend Coolidge, qui lui-même avait surpassé Saussure, qui lui-même avait surpassé Bourrit, etc...

Mais lisons le passage de Jean Genêt : «Voilà donc encore ce qui lui donnait l'air funèbre. Car il était funèbre, malgré sa grâce, et funèbre comme le sont les roses, symbole d'amour et de mort. Il passait dans le Grand Carré et c'était, se promenant, l'élégance au bras du mensonge. J'ai rencontré, depuis Harcamone, des gosses dont le destin sera d'être enfermés dans des Centrales. L'un d'eux mit tant d'élégance hautaine à me raconter comment son meurtre lui valait quinze ans de réclusion que j'aurais rougi de le prendre en pitié, je sentais que ce meurtre lui permettait d'être ce vers quoi tout en lui tendait : un dur parmi les autres. Et s'il devait éprouver, durant quinze ans et après, ces îlots de regret pour ce que vous appelez une jeunesse gâchée, cela ne signifie rien contre son acte ni son désir. Au contraire. Ce goût d'être un marle était assez grand pour qu'il lui sacrifiât sa jeunesse et sa vie - ici nous sommes en face d'un de ces prodiges d'amour qui font que l'adorateur, au risque des plus grands périls de l'âme et du corps, veut s'orner des attributs de son idole ⁽¹⁾. Il faut voir les gosses à qui Dieu ne permit pas ces actions héroïques, s'approcher, dans les prisons, à la faveur d'une rencontre dans l'escalier, à la visite médicale, à la douche, des

macs insolents. Les petits voyous vont d'instinct vers eux, ils les entourent, ils les écoutent, la bouche entr'ouverte. Le mac les féconde. Et si l'on hausse les épaules à propos d'un idéal qui paraît ridicule, on aura tort car ils obéissent à l'impulsion amoureuse qui les oblige à ressembler à celui qu'ils aiment : un dur, jusqu'au jour où, enfin, ils sont devenus celui qu'ils aimaient. Ils perdent alors, en durcissant, l'émouvante tendresse que leur donnait le mouvement de marche vers leur but, l'inconsistant écoulement de jeunesse désirante à maturité et qui n'est que passage. Alors tout en eux oublie cette marche amoureuse. Ils sont devenus un mac banal, sans davantage se souvenir de l'aventure qu'il leur fallut parcourir pour devenir ce mac. Ils serviront à leur tour de pôle attractif à d'autres minos, car c'est de ce moyen, peut-être impur, que Dieu se sert pour fabriquer les hommes impassibles des prisons.» (*Miracle de la Rose*, Editions Folio).

Et de nombre d'alpinistes, dirai-je, pour ce qui nous intéresse. Un peu avant, Genêt décrit également ce mimétisme qui va jusqu'à celui de la voix et que nous sommes nombreux à avoir remarqué chez les petits jeunes qui composaient "la bande à S.", au point de savoir qu'ils en faisaient partie, les rencontrant sur les blocs d'Yzeron, sans jamais les avoir vus auparavant, et sans même que le fameux sexto - on ne parlait pas encore de 8 à cette époque -, leur idole, soit dans les parages.

Ne haussons pas les épaules, nous dit Genêt, du fait que ce désir des jeunes les mène droit en prison. Ne croyons pas qu'il n'en va pas de même pour nous, et que comme eux nous ne soyons pas prêts à élever d'aussi hautes

et épaisses murailles autour de nous pour atteindre, après des initiations cruelles et, comme les Compagnons du Tour de France, l'exécution d'un "chef-d'œuvre" qui sera peut-être notre crime (je pense à Macho se tuant en hiver en solo à la face nord des Droites), à ce cœur malgré tout flamboyant de la geôle : la reconnaissance de nos pairs (ou de nos pères...); l'état adulte en un mot, ce leurre funeste, qui quelquefois se dissipe quand on l'atteint (si classique sur les sommets), et nous laisse un goût de cendre dans la bouche devant les "meurtres" qu'il a fallu commettre au dehors et au dedans de nous : ... "l'élégance au bras du mensonge".

Si l'on s'arrête là, il est vrai que l'on reste un "mac banal". Mais que l'on prenne conscience de ce mensonge et l'on est sauvé : les murs de la prison à leur tour volent en éclats, et l'on reste nu et libre, resplendissant, prêt à tout, y compris aux mêmes actes qu'avant, mais transmutés par cette connaissance, sanctifiés, pour rester dans le vocabulaire de Jean Genêt. Car voilà une "voix" de plus, l'"opera nigra", l'œuvre au noir est réalisée; l'alchimie, ce travail sur l'homme, et non sur la matière comme le croient les chimistes, se révèle sœur de l'alpinisme, et la pierre philosophale pourrait être, entre autres - pourquoi pas? - ce rocher dont nous avons failli devenir esclave. Et sur lui, aussitôt, "la prison du vide" n'existant plus, magiquement, nous recommencerons à danser, non plus pour le regard des autres ou des pères, mais pour nous, et surtout pour, mettons Dieu (encore un père, Olivier!), à défaut d'un autre terme, qui serait Le Mot... En tout cas ce sera le mot de la fin.

(1) Refaire le geste, pour sentir l'âme de l'autre, pour l'être, le "posséder" : conduite de primitif, de sorcier. Je fais une voie Bonatti, ou la fissure Brown, et je deviens Bonatti, Brown. En fait, je me fais "posséder" comme on dit vulgairement, mais justement. D'avoir fait, refait leurs gestes sublimes, ne m'a pas donné, contrairement à ce que je croyais, leur âme, mais a, au contraire, annihilé le peu de ma propre personnalité. Tant il est dur et dangereux de manier les enchantements. Leur voie, leur fissure, n'étaient faites en partie que pour

m'asservir à leur volonté de domination, quand bien même elles étaient dures à franchir et m'ont demandé toute mon énergie. J'étais un pantin dont ils tiraient les ficelles, un objet. N'ont de valeur que les voies que j'ai ouvertes moi-même, rares et modestes hélas, mais bien reflet exact de ma personne : libres, sans pitons, discrètes, à peine un effleurement sur le roc; et lors de l'ouverture, là j'ai été sujet, acteur et non agi (si ce n'est par les lois de l'escalade : pesanteur, structure du rocher, et condition physique). Que cette

liberté est rare... En elle seule pourtant est le véritable progrès.

De même n'ont de valeur que les mots péniblement sortis de moi, infimes face aux géants que depuis toujours j'engloutis, mais qui sont ma liberté. Je viens de finir le luxuriant - qui est lumière, étymologie fantaisiste comme beaucoup - lumineux Saint-Genêt de Sartre; Sartre, comme il le démontre abondamment, agi par Jean Genêt, au point que cet énorme pavé est le premier volume des "œuvres complètes de Jean Genêt"!!